

Christian Signol

*Les Enfants
des Justes*
roman




Albin Michel

Christian Signol

Les Enfants
roman des Justes




Albin Michel

© Éditions Albin Michel, 2012
ISBN 978-2-226-27980-4

*À Germaine, ma grand-mère, qui donnait le
pain*

***Dans nos ténèbres, il n'y a pas une place pour
la beauté. Toute la place est pour la beauté.***

RENÉ CHAR

Avant-propos

Le président François Hollande a qualifié récemment l'arrestation, l'internement et la déportation de juifs de « crime commis en France par la France ». J'aurais préféré entendre l'« État français », coupable effectivement de tous ces abominables crimes, mais qu'on ne peut en aucun cas assimiler à la France de cette époque. Ainsi en ai-je été profondément blessé, tout comme j'avais été blessé par les propos de Jacques Chirac en 1995. Non pas pour moi, mais pour mes parents et mes grands-parents. Mon père s'est engagé pour la durée de la guerre contre les nazis, puis a été réfractaire au STO parce qu'il ne voulait pas travailler pour Hitler, et ensuite résistant dans les groupes Vény, réseau Buckmaster, sur les causses du Lot. Mes grands-parents, qui étaient boulangers, ont donné du pain à tous les réfugiés : Espagnols, juifs, échoués de l'Exode, et dans mon village pas un seul n'a été dénoncé.

Ma France à moi n'est coupable de rien. Les héros de ce roman auquel je tiens tant, Virgile et Victoria, non plus. Ils ressemblent beaucoup à mon grand-père et à ma grand-mère. Non physiquement, mais par leur bonté naturelle, leur absence de préjugés envers qui que ce soit, leur refus du malheur. Ma France, c'est celle-là, celle de la résistance à la barbarie nazie, et celle de l'humanité généreuse. Celle de l'humilité, du silence et du courage. Celle dont je suis fier et dont je me sens gardien vigilant de la mémoire, sans loi mémorielle ni repentante.

C.S.

Première partie

LA nuit de mai sentait le lilas et les feuilles nouvelles, qu'un vent léger caressait. Une lune de sucre éclairait le chemin qui filait droit vers la rivière, entre deux haies fleuries d'églantiers. Virgile n'avait pas peur : il était seulement impatient de savoir ce qu'il trouverait de l'autre côté. Mais il aimait la nuit, elle lui était familière, n'avait jamais été menaçante, au contraire : ce monde sans hommes, comme neuf, lui semblait rendu à ses origines, lavé de tout péril, immergé dans la paix d'une vie dont il s'efforçait de goûter chaque seconde.

Il marchait sans hâte sur le sentier, se remémorant le soir de la semaine passée où, rentrant chez lui à sept heures, il avait aperçu une voiture dans la cour. Son cœur s'était emballé, d'autant qu'il lui avait semblé qu'il s'agissait de la Delage du médecin, une voiture qu'il aurait reconnue entre toutes, puisque le D^r Dujaric était le seul à en posséder une. Malgré la chaleur de cette fin du mois de mai qui portait déjà les prémices de l'été, Virgile avait pressé le pas tout en s'essuyant le front. Quand il était parti, vers quatre heures de l'après-midi, sa femme, Victoria, ne s'était plainte de rien, n'avait pas cherché à le retenir, mais peut-être s'était-elle sentie mal à cause, précisément, de ces premières chaleurs que l'opulence des arbres et des prés semblait retenir prisonnières.

Or, malade, Victoria ne l'avait jamais été. Rien n'aurait pu, semblait-il, l'empêcher de se lever la première le matin, de s'occuper des volailles, du jardin, de l'aider, lui, Virgile, dans son atelier quand c'était nécessaire, de venir à bout de toutes les tâches ménagères auxquelles elle faisait face sans se plaindre, et, au contraire, avec une énergie souriante dont elle ne se départait jamais. Et pourtant Virgile savait qu'il y avait une blessure en elle : à quarante-deux ans, elle n'avait pas pu avoir d'enfant. Il avait souvent tenté de la consoler, mais ses paroles étaient demeurées impuissantes à soigner cette blessure dont elle souffrait en silence, et, il en était persuadé, comme d'une plaie à vif.

Cela n'expliquait pas la voiture du médecin dans la cour. Il avait senti de nouveau son cœur s'emballer mais il n'avait pas ralenti, et il avait rapidement atteint le seuil dont la porte était close. Il l'avait ouverte à la volée, était resté muet en découvrant sa femme calmement assise d'un côté de la table et, lui faisant face, le médecin qui s'était levé en l'apercevant.

– Entre vite ! avait dit Victoria. Tu vas nous faire rôtir !

Virgile avait fait un pas en avant, serré la main du médecin et, soulagé, s'était laissé tomber sur une chaise en hochant la tête :

– Vous m'avez fait peur.

– Pourquoi ? avait demandé Victoria.

– J'ai vu la voiture, alors je me suis demandé ce qui n'allait pas. J'ai cru que tu t'étais sentie mal.

Victoria avait haussé les épaules, tandis que le médecin, un colosse peigné en brosse, aux grands yeux clairs, disait :

– Excusez-moi. C'est vrai que ce n'est pas l'heure habituelle de mes visites.

Puis il avait ajouté :

– En fait, c'est vous que je cherchais.

– Ah !

Virgile n'avait posé aucune question, car la patience était la première de ses vertus, et pas la moindre curiosité à l'égard de ses semblables ne hantait ses pensées.

– C'est au sujet de la ligne de démarcation, avait repris le médecin. Il me semble que vous avez un atelier tout près, n'est-ce pas ?

– Oui. En effet.

– Et une barque sur la rivière ?

– Oui, une barque aussi.

Le médecin avait paru réfléchir, hésité quelques secondes, puis il s'était enfin décidé à poursuivre :

– Voilà : j'ai pensé que vous voudriez bien me rendre service en faisant passer la ligne à des gens.

Virgile, étonné, avait interrogé Victoria du regard : manifestement, elle avait été informée du projet, mais elle n'en montrait aucune émotion particulière.

– Oui, je sais, avait repris Dujaric, ça peut être dangereux, mais je n'ai confiance qu'en vous deux.

Virgile n'avait rien trouvé à répondre, tellement les paroles du médecin avaient du mal à se frayer un chemin en lui.

– Il faudrait aussi les conduire jusqu'à Saint-Martial où quelqu'un d'autre se chargera d'eux.

– Mais qui ? avait enfin demandé Virgile, retrouvant brusquement la parole.

– Ceux qui ont besoin de passer de la zone occupée en zone libre. Et croyez-moi, ils sont nombreux.

Le médecin avait compris qu'il devait laisser le temps à cet homme et à cette

femme qu'il appréciait de s'habituer à l'idée de devenir des passeurs clandestins, et il les observait en silence : elle, brune, forte, carrée, aux cheveux épais, aux yeux d'un noir profond ; Virgile, fort aussi, mais d'une rondeur bonhomme, presque chauve, les yeux clairs, portant sur son visage toute la bonté du monde, une sorte de candeur que l'enfance aurait définitivement incrustée en lui, une confiance dans les autres hommes que même la guerre et les difficultés du temps n'avaient pu ébranler.

– Alors ? avait demandé le médecin, qu'est-ce que vous en dites ?

– Je sais pas si je serai capable, avait dit Virgile.

– Qu'est-ce que tu racontes ? s'était écriée Victoria. Ce ne sera pas la première fois que tu iras pêcher la nuit. Tu m'as assez donné du souci avec ça.

Virgile les avait considérés un long moment sans mot dire, puis, en guise d'assentiment, il avait soupiré :

– Eh bien ! puisqu'il le faut !

– À la bonne heure ! s'était réjoui le médecin en serrant la main de Virgile. Je vous remercie.

Et, se tournant vers Victoria :

– Vous aussi, Victoria. Je savais que je pourrais compter sur vous.

Le médecin avait fini son verre d'eau de noix, remercié encore une fois, puis il s'était levé en disant :

– Je viendrai vous prévenir la veille et je vous donnerai tous les renseignements nécessaires. Vous verrez, ce ne sera pas très compliqué, surtout pour quelqu'un qui connaît bien la rivière.

Il leur avait serré la main une deuxième fois, s'était hâté de regagner sa voiture qui, dans un vrombissement formidable, avait disparu rapidement à l'extrémité du chemin. Virgile et Victoria étaient demeurés face à face, incapables de prononcer le moindre mot pendant un long moment, puis elle avait décréété, d'un ton qu'elle voulait détaché mais qui ne l'était pas :

– C'est pas une affaire, tout de même !

Virgile n'avait pas répondu. Il s'était dirigé vers l'évier taillé dans la pierre, avait versé un peu d'eau sur ses mains et s'était rafraîchi le visage sans pouvoir se dissimuler le plaisir qu'avait fait naître en lui la perspective de quelques nuits supplémentaires sur la rivière.

Huit jours s'étaient écoulés, le médecin était revenu, avait donné les

instructions pour le premier passage : mots de passe, heure, nombre de passagers, lieu de destination. Virgile remuait tous ces renseignements dans sa tête, mais sans trop s'en inquiéter : il savait pouvoir compter sur Victoria. Il était tout à son plaisir de sentir la proximité de la rivière dont il apercevait les peupliers, là-bas, leurs plus hautes feuilles étincelant sous la lune, et, par endroits, se mêlant aux éclairs de l'eau entre les frondaisons.

Il n'avait pas peur, non, il n'y avait pas la moindre appréhension en lui, simplement un peu d'impatience à naviguer sur cette rivière qu'il aimait tant, et sur laquelle, à cause de son travail, il n'allait pas assez souvent à son gré. D'autant que Victoria avait horreur du poisson, qu'il devait le donner aux gens du voisinage et que la pêche, donc, n'était qu'une perte de temps, ce temps que, malgré ses efforts, Virgile ne maîtrisait pas du tout, au grand désespoir de sa femme et de ses clients, lesquels attendaient leurs commandes pendant deux ou trois ans.

Agacé par cette idée, il haussa les épaules, s'approcha de la rive, à l'endroit où sa barque était attachée à un aulne. Avant de dénouer la corde, il écouta un moment, tous les sens aux aguets, mais rien ne venait de la rive d'en face : pas le moindre bruit, pas le moindre mouvement, sinon le murmure des frênes et des peupliers. L'eau n'était pas haute : il y avait longtemps que les pluies de l'hiver s'étaient écoulées vers la mer, à plus de cent cinquante kilomètres de là. Elle était même si basse qu'il y avait danger d'échouage entre deux gravières, mais Virgile connaissait l'étroit chenal qui permettait de passer sans encombre, dans l'axe du courant principal qui n'était pas violent en ce début d'étiage.

Il monta dans la barque, s'empara de la rame, écouta encore un instant, tenant d'une main une branche de l'aulne pour ne pas décoller de la rive, puis il appuya l'extrémité de la rame contre la berge haute d'un mètre, lâcha la branche et poussa d'un coup sec. La barque s'éloigna, proue vers l'amont, d'abord rapidement, puis, un peu plus loin, avec moins de vitesse dès qu'elle fut face au courant. Tout à ses sensations familières, percevant à la fois l'eau, les arbres, la lune et les étoiles qui semblaient pleuvoir sur la vallée, Virgile oublia un instant les raisons de sa présence sur la rivière à deux heures du matin. Puis, l'ombre d'une silhouette, là-bas, en face, qui passa entre deux arbres et se détacha un instant sur l'espace blafard éclairé par la lune, le ramena vers sa mission.

Le médecin avait dit : « La patrouille allemande passe à trois heures, vous avez largement le temps, même s'il y a du retard de l'autre côté. Si c'est le cas, vous pouvez attendre, mais pas plus d'un quart d'heure. Ainsi, votre marge de sécurité sera importante. »

Virgile n'avait donc pas à se presser, mais, au fur et à mesure que la barque progressait vers l'autre rive, il sentait les battements de son cœur s'accélérer. Il n'était plus qu'à dix mètres, maintenant. De nouveau, une silhouette bougea, qui était celle d'un homme, à n'en pas douter. Il sembla à Virgile qu'une seconde glissait derrière la première, ce qui l'alerta : il ne devait trouver qu'un seul passager. Il pensa à un piège, mais il était trop près pour faire demi-tour. Il donna un coup de rame pour redresser la barque et la présenter proue vers la rive, accosta doucement, entre un peuplier et un frêne qu'il avait repérés la veille. Il attendit quelques secondes, la rame fichée dans le sable, prêt à reculer au moindre mouvement suspect, puis la silhouette s'approcha et lança, d'une voix mal assurée :

– « Demain, dès l'aube. »

Le médecin avait expliqué à Virgile que ces trois mots de passe étaient extraits d'un poème de Victor Hugo : « Demain, dès l'aube, à l'heure où blanchit la campagne... »

Virgile répondit :

– « Je partirai. »

Puis, aussitôt :

– Montez ! Et asseyez-vous face à moi !

L'homme posa un pied maladroit sur l'extrémité de la barque, ce qui donna à penser à Virgile que c'était un homme de la ville, puis il fit tanguer l'embarcation avec toujours autant de maladresse, mais réussit enfin à s'asseoir. Aussitôt, Virgile pesa sur la rame et décolla la barque de la rive.

– Merci ! dit l'homme, dont la carrure paraissait imposante, et qui semblait très agité.

– Ne vous inquiétez pas. Il n'y en a pas pour longtemps, dit Virgile.

De fait, il ne lui fallut pas plus de cinq minutes pour traverser de nouveau et accoster à l'endroit exact d'où il était parti. Il avait manœuvré pour se trouver près de la rive, de manière à toucher terre le premier, la corde dans sa main droite, car il n'avait pas confiance dans son passager. Dès qu'il fut sur la terre ferme, il tendit la main à l'homme et l'aida à descendre.

– Merci ! répéta le passager en gardant un instant dans la sienne la main tendue.

Virgile ne répondit pas. Le médecin lui avait recommandé de ne pas trop parler, insistant sur le fait qu'il valait mieux en savoir le moins possible au cas où cela tournerait mal. Virgile n'avait pas très bien compris ce qu'il voulait dire par là, mais il n'avait pas osé demander des explications à Victoria. Il attacha la

corde et se retourna.

- Venez ! dit-il simplement.
- Nous allons loin ? demanda l’homme.
- À peine un kilomètre.

Virgile se mit en marche, songeant à ce qu’avait précisé le médecin : « C’est un prisonnier qui s’est évadé d’Allemagne. Allez-y doucement, il est épuisé, mais ne le gardez pas chez vous, c’est trop près de la ligne. Conduisez-le à Saint-Martial. Il y passera la fin de la nuit et la journée du lendemain. Il ne repartira que la nuit suivante. » Virgile s’arrêta et demanda :

- Ça va ?
- Oui, dit l’homme, dont la respiration précipitée démentait la réponse.
- Vous allez pouvoir vous reposer.

Et Virgile se remit en route, attentif à ne pas marcher trop vite, même si la crainte d’une patrouille l’incitait à gagner la maison le plus rapidement possible.

Tous ses sens aux aguets, Victoria ne dormait pas. Elle s’était relevée, et, depuis la fenêtre de sa chambre, elle surveillait le chemin par où s’était éloigné Virgile une demi-heure auparavant. Elle s’en voulait d’avoir accepté pour lui cette mission, sachant à quel point son homme était incapable de faire face à la moindre situation imprévue. Il se reposait sur elle depuis toujours – depuis qu’ils étaient mariés en fait. Mais c’était cette singularité, avant tout, qui l’avait liée à lui dès leur rencontre, cette faculté de ne voir le mal nulle part, de se laisser vivre, de faire confiance d’emblée à n’importe qui, avec une innocence – une inconscience – qui la rendait folle d’inquiétude dès qu’il sortait de son univers, même s’il gagnait simplement Monestier à bicyclette, de l’autre côté du pont et de la route nationale, d’où, à son avis, il tardait toujours trop à rentrer.

Depuis l’armistice, heureusement, Virgile ne s’y rendait plus, car le village se trouvait en zone occupée, et leur maison en zone libre. Victoria avait longtemps insisté pour que Virgile rapproche de chez eux son atelier situé près de la rivière, mais il s’y était toujours refusé, se justifiant par le fait que cet atelier avait été construit par son père, menuisier de son état comme lui l’était devenu, et qu’il ne pouvait pas le démolir. Ç’avait été le seul refus qu’il avait réussi à lui opposer. Un refus garant aussi d’une liberté qui lui était chère mais dont il n’abusait pas, elle devait bien en convenir.

C’était donc Victoria qui faisait les courses au village, passait le barrage avec

la carte interzone des frontaliers, d'abord le poste français, puis, en face, à soixante mètres, la herse et la guérite allemandes, et son appréhension du début avait disparu, en ce mois de mai 1941, d'autant que la délivrance des laissez-passer s'était améliorée depuis avril et que le va-et-vient était redevenu régulier entre la campagne et le bourg.

Quelque chose bougea au loin, près de la haie, mais ce n'était pas la silhouette de Virgile. Elle l'aurait reconnue dans la nuit la plus noire, tellement elle lui était familière dans sa façon de se mouvoir, de marcher un peu sur la pointe des pieds, les bras légèrement écartés du corps, exactement comme lorsqu'elle l'avait rencontré dans sa jeunesse à la fête de Monestier, sur la place où se donnait le bal de la fin août, sous les lampions qui avaient tant tardé à se rallumer, après l'hécatombe de la Grande Guerre. Elle s'était souvent demandé comment elle avait pu danser avec cet homme si timide qui lui avait souri sans oser l'inviter, au point que c'était elle qui s'était levée la première, lui avait tendu une main qu'il avait prise et n'avait jamais plus lâchée.

Ils s'étaient mariés un an plus tard chez elle, à Labarrère, un hameau situé à dix kilomètres de Monestier, où, troisième d'une famille de sept enfants, elle aidait ses parents, métayers d'un tout petit domaine de dix hectares. Elle s'était alors installée dans la maison de Virgile, au lieu-dit la Sauvénie, situé à moins de deux kilomètres de Monestier. C'était surtout la maison du père de Virgile. Les deux hommes vivaient seuls, la mère étant morte en lui donnant le jour. Ils étaient menuisiers parce que leur propriété ne leur suffisait pas pour vivre : elle ne comportait qu'un pré et un petit champ attenant à la cour qui servait de jardin potager. Le pré au bord de la rivière leur permettait de couper le foin en juin et de posséder une vache qu'ils choyaient dans la petite étable située en face de la maison.

Aussitôt, la présence d'une femme dans ce foyer à l'écart du monde l'avait ensoleillé. Le père de Virgile, qui se prénomait Jean mais que tous les villageois appelaient Jeantillou, était d'un commerce aussi agréable que son fils : une pâte d'homme malléable et fait pour le bonheur, heureux d'un rien, capable de s'égarer pour suivre un oiseau, oubliant les commandes de meubles, portes et fenêtres, mais dont les clients ne se lassaient jamais, tant il était impossible d'en vouloir à un homme pareil, déconcertant dans la manière si humble qu'il avait de s'excuser, désarmant comme l'était Virgile, ce fils qui lui était né en provoquant la disparition d'une femme adorée.

Jean avait fait appel à une cousine pour l'aider pendant les premiers mois, puis il avait élevé seul ce garçon qui lui ressemblait comme un jumeau qui aurait eu

vingt ans de moins que lui. Il lui avait appris le métier de menuisier, ils avaient parcouru tous les jours côte à côte le chemin de l'atelier situé près de la rivière où ils pêchaient plus qu'ils ne travaillaient, sans jamais gagner suffisamment d'argent car Jean ne savait pas se faire payer. Beaucoup l'avaient compris, dans la vallée, et en profitaient, mais ils finissaient quand même par régler leurs dettes, au bout de deux ou trois ans, à force de croiser cet homme incapable d'établir une facture et de la porter à ses clients.

Heureusement, Victoria avait mis bon ordre à cette situation, qui, sans elle, eût entraîné les deux hommes vers des difficultés insurmontables. Et, un jour où elle remplissait des papiers à la place de Jean, elle avait demandé, comme si elle s'interrogeait pour la première fois :

– Mais enfin, pourquoi l'avez-vous appelé Virgile, votre fils ?

Jean, d'un air embarrassé, avait répondu simplement :

– Le père de ma femme s'appelait comme ça. J'ai pas réfléchi : comme elle venait de mourir, j'ai pensé que peut-être elle serait contente là où elle était.

Comment contester une telle évidence ? Elle n'en avait jamais plus reparlé, s'était habituée à vivre entre ces deux hommes qui la vénéraient, s'efforçant de les accepter comme ils étaient, toujours contents d'eux-mêmes mais incapables de tenir la moindre promesse, des copeaux dans les cheveux, et d'une bonté malade qu'ils croyaient universellement répandue.

Les années avaient passé, puis Jean était mort à cinquante-cinq ans, brutalement, dans l'atelier où il travaillait, ce matin-là, avec Virgile. Il était tombé d'un coup, sans un mot, la face dans la sciure des planches de chêne qu'il rabotait, et pas la moindre souffrance ne s'était inscrite sur son visage étonné. Victoria avait dû veiller sur Virgile au cours des jours qui avaient suivi, puis la force de vie qui vibrait en lui l'avait réconcilié avec le monde, et son sourire avait fleuri sur ses lèvres aussi rapidement qu'il avait disparu. Désormais, c'était elle qui l'aidait dans l'atelier quand il en avait besoin, mais c'était rare car il était aussi adroit de ses mains que maladroit dans ses rapports avec le monde extérieur et les hommes qui le peuplaient.

Par la suite, elle avait longtemps espéré avoir un enfant, mais ses espoirs avaient toujours été déçus, et elle avait renoncé tout en se demandant parfois, précisément, si son enfant, ce n'était pas Virgile. Elle s'efforçait de ne plus y penser, malgré cette blessure en elle, là, dans son ventre, dans son cœur, la seule vraie souffrance de sa vie lumineuse et protégée, au lieu-dit la Sauvénie, à moins d'un kilomètre de la rivière dont elle ne s'approchait jamais, car elle avait toujours eu peur de l'eau. C'était d'ailleurs pour cette raison qu'elle n'avait pas

suivi Virgile cette nuit-là, mais elle comptait bien l'accompagner avec son passager sur la route de Saint-Martial, un village situé à quatre kilomètres de la maison, sur la route nationale qui menait à Périgueux.

Elle s'était donc habillée et elle guettait le chemin qui sinuait, là-bas, sous la lune, en direction de la rivière, mais où rien ne bougeait dans la belle nuit de mai, sinon, par moments, les branches hautes des arbres. Et s'il lui était arrivé malheur ? S'il était tombé sur la patrouille dont le médecin avait dit qu'elle était équipée de chiens depuis le mois dernier, mais dont l'heure de passage ne variait pas : minuit les gendarmes français, trois heures les Allemands ?

Ne voyant rien venir, elle descendit rapidement, sortit, traversa la cour, prit le chemin et, aussitôt, aperçut deux silhouettes à trente mètres devant elle, dont la première lui était familière.

– C'est toi ? demanda-t-elle.

– Qui veux-tu que ce soit ?

Elle s'approcha, salua l'inconnu, puis elle fit demi-tour et passa devant, comme pour leur montrer le chemin.

Une demi-heure plus tard, ils partaient vers Saint-Martial, par le sentier qui coupait à travers les champs et les prés, à pied, car ni Virgile ni Victoria ne savaient conduire une automobile. Au demeurant, ils ne possédaient ni cheval ni charrette, n'en ayant jamais l'utilité : c'étaient les clients qui venaient chercher leurs commandes, et pour les courses ils trouvaient à Monestier tout ce dont ils avaient besoin. De toute façon il n'était pas possible d'emprunter la route nationale avec les clandestins : c'était trop dangereux, le médecin avait bien insisté sur ce point.

Ils ne s'étaient pas attardés dans la maison, simplement le temps de boire un verre de café que l'homme avait savouré sous l'œil inquisiteur de Victoria : il était grand, maigre, avec d'étranges yeux gris, et son visage anguleux était marqué par les épreuves subies au cours de son évasion. Comme il remerciait une nouvelle fois ses hôtes, Victoria se crut autorisée à lui demander s'il venait de loin.

– De Bavière, avait-il répondu.

Et, comme ce mot semblait n'éveiller aucun écho en elle :

– C'est en Allemagne, dans le sud du pays.

Il paraissait tellement épuisé qu'elle n'avait plus osé poser d'autre question.

Virgile aussi buvait du café, et il souriait à la pensée de son escapade sur la rivière, tout sentiment de danger l'ayant abandonné.

– On partira quand vous voulez, avait dit Victoria. Dans une heure vous serez en sécurité.

L'homme avait hoché la tête, s'était hâté de finir son verre, puis il s'était levé, remerciant une nouvelle fois avec une touchante sincérité.

– C'est pas grand-chose, allez ! avait dit Victoria. Ça coûte rien, vous savez, de rendre service quand on le peut.

Et ils s'étaient mis en route, avaient longé un champ de maïs dont les feuilles frissonnaient doucement, Victoria devant, tenant la lampe presque inutile tant la lune éclairait la campagne ; tous trois silencieux, mais de plus en plus rassurés au fur et à mesure qu'ils s'éloignaient du village et donc de la ligne de démarcation. De temps en temps, Victoria se retournait pour montrer un obstacle : une racine ou une pierre sur lesquelles ils auraient pu trébucher, puis elle repartait, sans hâte, mais d'une allure régulière, ce qui leur permit d'atteindre Saint-Martial en un peu moins d'une heure.

Le point de chute se trouvait dans la dernière maison à gauche en sortant du village. « Une maison à deux étages et aux volets verts, avait dit le médecin. Vous ne prendrez pas l'escalier et ne monterez pas au premier. Vous frapperez trois coups en bas, à la porte du garage, et vous donnerez le mot de passe : "Victor". Dès que votre passager sera entré, vous repartirez. Inutile de vous attarder, le jour se lève tôt en cette saison. »

À l'entrée de Saint-Martial, un chien se mit à aboyer, si bien que Victoria hâta le pas et quitta la rue principale pour contourner les maisons. Elle connaissait très bien le village et ses habitants, mais pas ceux de la demeure où ils étaient attendus car elle était habitée par des gens venus de la ville quelques années auparavant. Les maisons s'étalaient sur près de trois cents mètres, et pas la moindre lumière ne brillait à l'intérieur, ce qui était plutôt rassurant.

Une fois à l'extrémité du village, Victoria s'aperçut qu'on ne distinguait pas la couleur des volets, mais il y avait une seule maison à deux étages sur la gauche. Elle n'hésita pas à traverser la route et à frapper fermement trois coups à la porte de ce qui, effectivement, semblait bien être un garage. Au bout de quelques secondes, elle entendit des pas à l'intérieur et donna le mot de passe. La porte s'ouvrit aussitôt, et elle s'écarta pour laisser passer l'homme qui, avant d'entrer, l'embrassa. Il serra ensuite la main de Virgile, remercia une nouvelle fois, et disparut à l'intérieur.

Elle se retrouva brusquement seule avec son mari, un peu désemparée par la

facilité avec laquelle tout s'était déroulé, mais surtout à cause de ces deux baisers sur ses joues, de cette sorte de reconnaissance à laquelle elle ne s'était pas du tout attendue, persuadée qu'ils n'avaient couru aucun risque et qu'ils n'avaient nul mérite à faire ce qu'ils avaient fait.

– Allez, on s'en retourne ! dit-elle.

Elle prit le bras de Virgile, puis ils sortirent du village en quelques minutes et parcoururent le même chemin de terre qu'à l'aller, entre les champs et les grands prés qui se succédaient, carrelant la vallée de pièces plus ou moins vertes. Au bout d'un kilomètre, elle s'arrêta brusquement et dit à Virgile, avec un brin de malice :

– Au début qu'on se connaissait, la nuit, tu savais me faire des compliments.

Il rit, l'attira contre lui :

– C'est que je te connaissais mal. Mais aujourd'hui je sais à qui j'ai affaire.

– Et à qui, s'il te plaît ?

– Je préfère le garder pour moi.

– Pourquoi ?

– Parce que j'ai peur que tu ne veuilles plus sortir la nuit avec moi.

– Oh, cet homme ! s'exclama-t-elle. Qu'est-ce que j'ai fait au bon Dieu pour qu'il m'ait envoyé un individu pareil ?

Ils repartirent l'un derrière l'autre, dans la nuit qui se faisait humide maintenant, avec le peu de rosée que l'approche du petit jour répandait sur la terre. Aucun bruit ne venait troubler le silence, pas même les plus hautes branches des arbres que nulle brise n'agitait. Ils avaient hâte de regagner l'abri de leur maison, non parce qu'ils se sentaient en danger, mais parce que c'était là qu'ils partageaient le mieux ce qu'ils avaient en commun, depuis toujours, et qui leur était cher.

Une fois chez eux, dans la salle à manger dans laquelle ils passaient l'essentiel de leur temps, ils s'assirent face à face, comme à leur habitude, au lieu d'aller se coucher. C'était la plus grande pièce de la maisonnette. À l'opposé de la table en bois de merisier sur laquelle ils prenaient leurs repas, se trouvait la cheminée ouverte où Victoria faisait la cuisine, dans ses marmites et ses faitouts, sur un trépied vieux comme le monde. À gauche, un buffet double, aux portes sculptées de gibier à plume, abritait les assiettes, les couverts et, en bas, les torchons et les serviettes dont Victoria faisait grand usage. À sa droite, une pendule au bois

lustré mesurait le temps. Au fond, à l'opposé de la cheminée, une souillarde voûtée au sein de laquelle se trouvait l'évier en pierre servait à la fois de cabinet de toilette et d'endroit où Victoria faisait la vaisselle. En face du buffet, un escalier droit – qui tenait plus d'une échelle de meunier que d'un véritable escalier – conduisait à l'étage où se trouvaient deux petites chambres meublées de lits anciens à dossier.

C'était là leur univers familial, leur unique richesse avec la grange et l'atelier, mais qui leur donnait la conviction de vivre en toute liberté et en sécurité, entre des murs qui ne devaient rien à personne, sinon au travail du père de Virgile et de Virgile lui-même.

– Et voilà ! dit Victoria en soupirant. Tu vois ? C'était pas la peine de s'inquiéter.

– Je ne m'inquiétais pas, protesta Virgile.

Elle sourit, ajouta :

– À mon avis, c'est le premier voyage, mais ce n'est certainement pas le dernier.

– Tu crois ?

– J'en suis sûre. Il doit y en avoir, des gens qui veulent passer la ligne. Vivre au milieu des Allemands, c'est pas facile, je m'en rends compte quand je vais à Monestier.

– On peut pas dire qu'ils nous aient fait beaucoup de mal jusqu'à maintenant, observa Virgile.

– Évidemment ! Toi, tu vivrais avec n'importe qui ! Tu ferais même confiance à un bandit de grand chemin.

Il haussa les épaules.

– On ferait mieux d'aller se coucher, parce que demain il faut que je finisse à tout prix la porte des Mérillou.

– Ça fait trois mois qu'elle devrait être livrée, fit remarquer Victoria sans parvenir à dissimuler une pointe d'agacement.

– Je sais, je sais, protesta Virgile, ça fait trois mois que tu me le dis tous les matins.

Il se leva, se dirigea vers l'escalier, attendit quelques instants et dit avant de poser le pied sur la première marche :

– Il avait l'air bien fatigué, ce pauvre homme. On aurait peut-être dû le garder pour la nuit.

Victoria ne répondit pas. Pensive, elle s'empara des verres de café abandonnés

sur la table et les porta dans la souillarde en soupirant. Ensuite, comme désœuvrée, elle tourna trois ou quatre fois dans la pièce, songeant avec satisfaction à tous ces étrangers qui, peut-être, entreraient dans sa maison, apportant avec eux un peu de cet air qu'on respirait ailleurs et qui, pour elle, était chargé de tous les charmes, de tous les mystères de l'inconnu.

UNE chaleur épaisse s'était abattue sur la vallée où Virgile, en ce dimanche de la mi-août, avait gagné la berge de la rivière pour trouver un peu de fraîcheur. Il faisait tellement chaud qu'il n'avait pas la force de pêcher. Adossé à un frêne, il avait rabattu son chapeau sur ses yeux, cherchant à s'endormir, mais il n'y parvenait pas. En fait, il se demandait comment il était possible qu'il se trouvât, lui, en zone libre, alors que la rive d'en face se situait en zone occupée, comme en territoire allemand. À l'abri des frondaisons, écoutant le murmure de l'eau, à moitié dissimulé dans l'herbe verte, il ne pouvait pas se faire à cette idée d'une France coupée en deux, et il ne l'aurait jamais cru s'il n'y avait eu ces soldats allemands sur la route nationale, sur le pont, et, aussi, de temps en temps, le souvenir de sa mission, la nuit où il avait fait passer la rivière à l'évadé de Bavière.

Depuis, le D^r Dujaric était revenu une fois pour leur demander s'ils accepteraient de recommencer, et Victoria, sans même consulter Virgile, lui avait donné leur accord sans la moindre hésitation. Pour tout dire, Virgile était impatient, car il n'imaginait pas courir le moindre danger, du fait que tout s'était passé facilement la première fois. Il se redressa un peu, aperçut un banc de vandoises qui remontait le courant le long de la berge, regretta de ne pas avoir pris sa ligne, puis il rabattit de nouveau son chapeau et s'assoupit quelques instants.

Des voix, derrière lui, l'alertèrent brusquement. Il souleva son couvre-chef, se retourna, aperçut deux gendarmes français qui approchaient, l'arme à la bretelle. En uniforme noir, pantalon galonné, bottés, coiffés d'un képi, ils ne ressemblaient en rien aux gendarmes que l'on apercevait parfois au bord des routes avant la guerre. Quelque chose en eux avait changé, mais quoi ? Virgile n'eut pas le temps de se poser la question, car l'un d'eux, moustachu, très maigre, les yeux noirs, pointa son arme sur lui en demandant brutalement :

– Qu'est-ce que vous faites là, vous ?

– Eh ! fit Virgile, je me repose.

– Pourquoi ici ? fit le second, plus petit mais plus gros, les yeux chassieux, un sourire suspicieux sur les lèvres.

– J'ai mon atelier à côté, là, derrière, à cent mètres.

– Un atelier de quoi ?

– Je suis menuisier. Tout le monde me connaît ici.

– Pas nous, fit le premier gendarme, qui semblait diriger la patrouille.

Virgile réalisa alors que ces deux fonctionnaires n'étaient pas de la région. Ils avaient sans doute été envoyés sur la ligne de démarcation depuis peu avec des consignes strictes, et il conçut de cette réflexion une désagréable impression de culpabilité.

– Comment vous appelez-vous ?

– Je vous dis que tout le monde me connaît. C'est pas la peine de faire une enquête.

– Et moi, je vous demande une dernière fois de me répondre. Et d'abord, levez-vous !

Virgile soupira, se leva, épousseta son pantalon en se demandant ce qui se passait, là, sur la berge de sa rivière familière où jamais personne ne l'avait inquiété.

– Alors ! Comment vous appelez-vous ?

– Virgile Laborie.

– Vous êtes menuisier ?

– Je vous l'ai déjà dit.

– Expliquez-moi ce que vous faites au bord de la rivière si vous ne pêchez pas ?

– Je faisais la sieste.

– Pourquoi pas dans votre atelier, si vous en avez vraiment un, comme vous le prétendez ?

– Il fait plus frais au bord de l'eau.

Les deux gendarmes ne paraissaient pas convaincus. Ils se balançaient d'un pied sur l'autre, sans impatience apparente, avec le sentiment de supériorité que leur conféraient leurs armes et leur uniforme.

– Ou alors vous attendiez quelqu'un qui viendrait de l'autre côté pour se réfugier en zone libre..., suggéra le plus petit avec un sourire entendu.